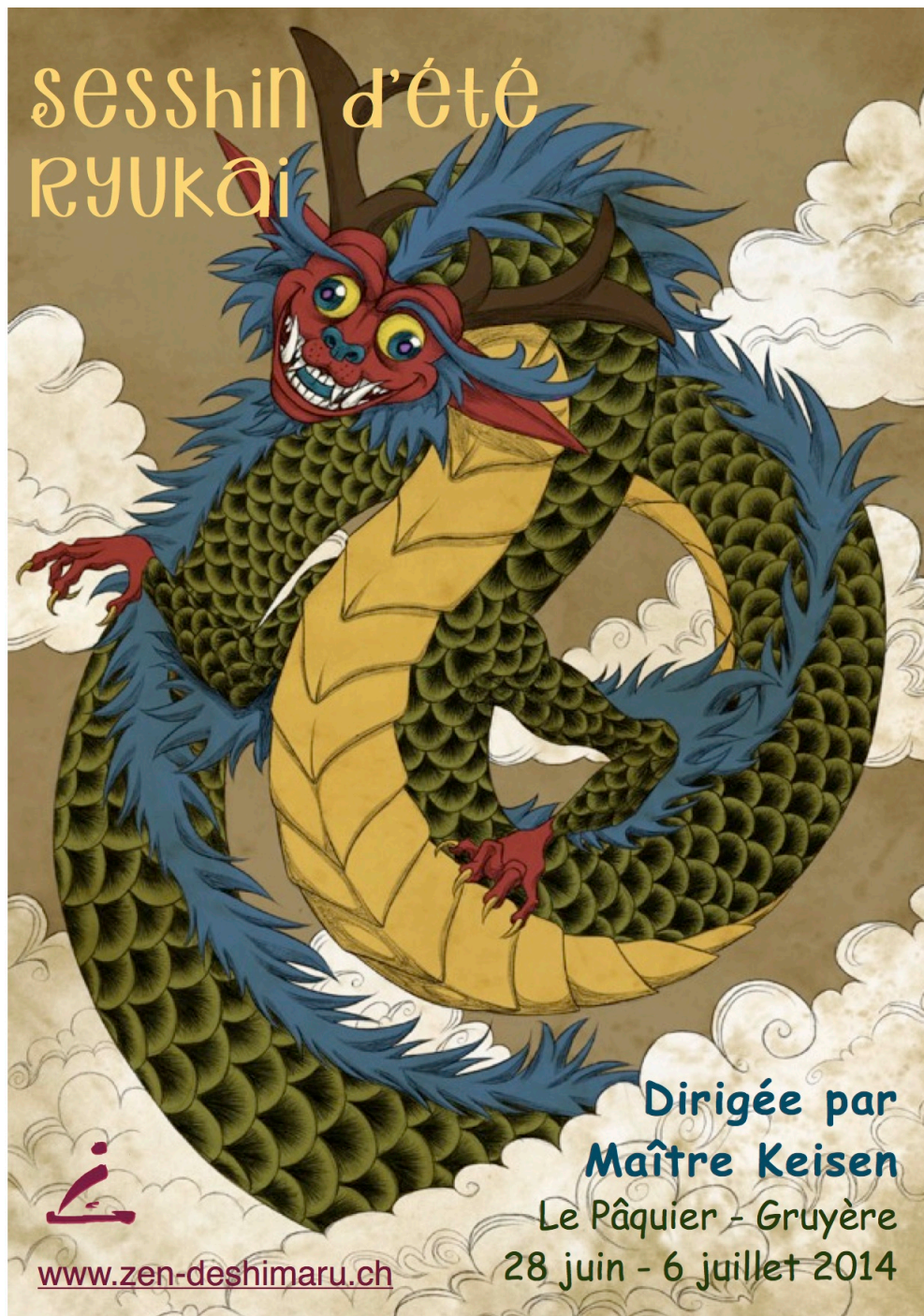


Sur le Sutra du Diamant



Kusen de Vincent Keisen Vuillemin, moine zen



Zazen 1

L'un des sutras les plus anciens est le Sutra du Diamant, le Kongo Kyo. Celui-ci a été écrit avant la scission qui eut lieu entre le bouddhisme Hinayana et le bouddhisme Mahayana. Ce sutra a été commenté de façon extensive par Maître Deshimaru en 1976 et publié dans le recueil I Shin den Shin, aux numéros 84-88, dont peu de gens disposent actuellement. Nous allons donc suivre ses enseignements, dont je vous lirai beaucoup de passages, ainsi que certains commentaires de Sangharakshita. De temps à autre, modestement, j'ajouterai quelques illustrations de façon à projeter l'enseignement de ce sutra dans notre vie quotidienne, qui aujourd'hui à Genève est différente de celle des temps passés et de celle définie par des modes de vie d'autres pays.

Kongo signifie diamant : *kon*, c'est le métal ; *go* signifie couper tous les doutes, tous les bonno, tous les attachements. La vraie signification est couper le diamant. Et donc *Kongo Kyo* signifie couper le diamant par la sagesse, et non le diamant qui coupe. C'est à dire que la grande sagesse peut même couper ce qui est le plus dur, le diamant. Le diamant signifie les bonno qui sont aussi durs que le diamant, le karma aussi.

A l'époque où ce sutra fut écrit l'hinayana et le mahayana n'étaient pas encore divisés. Pourtant le sutra mentionne que nous ne devons pas ressembler aux gens qui suivent une voie étroite, mais chercher la Voie dans la foi et donc il annonce, et est même la source, du bouddhisme mahayana. Alors comment approcher déjà le titre du sutra : la sagesse qui coupe les attachements ?

Généralement dans l'esprit de beaucoup de gens le terme sagesse évoque un état dans lequel quelqu'un est devenu un vrai sage. Il maîtrise la patience, l'éthique, fait preuve d'un jugement impartial, ne se met pas en colère, est d'humeur toujours égale, écoute les autres avec attention et met en pratique toutes les qualités que la vie lui a apprises grâce aux efforts qu'il a fournis. C'est plutôt une image de l'âge mûr, voir du vieux sage consulté par le village sur toutes les questions de conflit. Cela correspond un peu au personnage de l'arhat, auquel aspirent tous les auditeurs, les Sravakas, dans le bouddhisme hinayana. Tous les bonnos doivent être coupés, tous les attachements abandonnés, comme si cet être pouvait annihiler en lui-même l'énergie brute, animale et spontanée qui l'habite dès sa naissance. Un tel volontarisme risque de se transformer en mortification et en lassitude, la joie disparaît, le bonheur d'être vivant se dissout, on peut quasiment dire que l'on serait comme en dehors de la vie qui est en constant changement. N'est-ce point une illusion ?

Bien sûr les gens sont attirés par leurs bonnos et souvent s'en trouvent prisonniers. Mais aussi les bonno sont nécessaires et vitaux sinon c'est l'extinction, la disparition des phénomènes et la fin de l'activité, la fin de la vie, la mort, dit Maître Deshimaru. Mais aussi, cela apparaît contradictoire, il faut aussi couper les bonno sinon il ne peut y avoir le moindre espoir d'accéder à la grande sagesse. Dans le bouddhisme mahayana, ceci est très important car les bonno eux-mêmes, toutes nos illusions sont la source de notre éveil. Le mahayana ne prêche aucunement l'ascétisme. La grande sagesse du bodhisattva est de comprendre vraiment que tous les phénomènes sont sans existence propre et ne résultent que de la chaîne des causes et des effets. Il ne s'agit

donc pas pour lui de vouloir absolument couper par sa volonté toutes ses illusions pour atteindre un nirvana illusoire comme si les illusions et le nirvana existaient en eux-mêmes, comme des états séparés pouvant être abandonnés ou atteints grâce à une pratique constante. Mais tous les phénomènes n'étant que transitoires, passant d'un jour à l'autre et d'un instant à l'autre, il n'y a aucune raison véritable de s'y attacher. Tout change tout le temps, impossible de s'accrocher à quoi que ce soit de permanent, aucun objet en vérité. A partir de là le bodhisattva naturellement trouve sa liberté. C'est avec cette grande sagesse que même le diamant, les bonno, se trouvent naturellement coupés. L'adepte du mahayana saute donc dans les phénomènes, sans peur, et ne s'y attache pas, il ne s'attache même pas au dharma, ni au samsara, ni au nirvana. Il sait qu'il n'y a pas de parfait nirvana, c'est l'essence du sutra du diamant, *mushotoku* qui pénètre tout ce sutra.

Le sutra dit : « Le satori n'est pas le satori, le satori est sans existence. Aussi, le nirvana demeure inaccessible. Il faut être au-delà du satori et des illusions. Le bodhisattva ne doit pas penser qu'il laisse des traces de bon karma. »

Cela ne veut pas dire que le mahayana exclut la bonne morale, qui est nécessaire. Celle-ci aussi existe dans le zen, mais à la fin tout doit être abandonné, c'est à dire il ne s'agit pas de s'enchaîner à quoi que ce soit, et alors les bonno eux-mêmes, les illusions deviennent satori. L'un n'existe pas sans les autres. Comme la boue de l'étang, avec tous ses miasmes, est nécessaire pour nourrir le merveilleux lotus qui fleurit. Enlevez cette boue et le lotus ne fleurira pas. Couper tous les bonnos signifie la mort, mais quand les bonno deviennent le satori, lorsque notre esprit a vu cet état d'être au-delà du satori et des illusions, alors la grande sagesse apparaît et chacun peut accéder à la véritable morale.

Zazen 2

Le Kongo Kyo raconte le monde entre le Bouddha et Subuthi. Subuthi était l'un des dix arhats proches du Bouddha. Son nom veut dire « Bonne existence. » Dans le sutra le Bouddha explique à Subuthi que même s'il recherche *hannya haramita*, la grande sagesse, finalement c'est impossible à obtenir, *mushotoku*, sans objet, sans but d'obtention personnelle. A la fin Subuthi comprend qu'il ne peut l'obtenir et que tout cela est subjectif, dans son esprit, des phénomènes de l'ego.

Ainsi dit le sutra :

« Ainsi ai-je entendu : Une fois le Bouddha se tenait dans le jardin de Jevatana avec un groupe de 1250 grands moines. A ce moment-là, le Bouddha, à l'heure du repas, revêtit le kesa, prit son bol, entra dans le grand château de Sravasti et y mendia sa nourriture, Après avoir mendié de porte à porte, il revint et termina son repas. Il rangea son kesa et son bol, se lava les pieds, étendit son zagu et s'assit en disposant ses jambes, et redressant son corps, pour concentrer son esprit (zazen). A ce moment beaucoup de moines s'approchèrent du maître, et mirent les pieds du maître sur leurs mains (sampaï), tournèrent trois fois autour de leur maître, par la droite (ceci est conservé dans une des cérémonies du shiho). Puis ils s'assirent à côté de lui. »

Dans ce sutra tout est simple, naturel, ordinaire, pas de merveilles, pas de miracles, pas de rayons, de lumières apparaissant dans le ciel ni de trônes flamboyants. On comprend immédiatement que ce sutra s'adresse à toute personne simple, sincère à l'écart de toute philosophie inaccessible. L'ordinaire est merveilleux tel qu'il est, rien d'extraordinaire ne se passe dans cette situation, juste le Bouddha entouré de ses moines, comme un maître ordinaire et humain au milieu de ses compagnons. Ce sutra est donc inhabituel dans les sutras du mahayana, comme le sutra du Lotus, ou le Vimalakirti, où se passent des choses extraordinaires et où il est difficile de reconnaître la terre sur laquelle nous vivons. On peut donc penser que ce sutra a été écrit par un grand maître qui aurait fait l'expérience de ce qu'il dit et non par un théologien doctrinaire. Ce sutra est donc très proche de nous.

Donc après avoir mangé, le Bouddha s'assied en zazen. Mais pourquoi continue-t-il zazen s'il est déjà complètement éveillé ? Ceci reviendrait à dire que nous n'aurions pas besoin de pratiquer si nous sommes éveillés et que le but de la pratique serait d'accrocher l'éveil, la tuile générant le miroir. Dogen lui-même réfléchit longuement à cette question. Nous avons vu que le bodhisattva ne fait pas de distinction entre le samsara et le nirvana, entre les illusions et l'éveil. S'il cessait donc de pratiquer cela voudrait dire qu'il fait la différence entre atteindre quelque chose et ne pas l'atteindre, dans ce cas nul ne pourrait être éveillé. Cela signifie donc que chacun est éveillé dès le début et que si nous pratiquons zazen, c'est grâce à notre éveil. La pratique est alors la pratique de l'éveil, l'activité naturelle des bodhisattvas, des Bouddhas et des Patriarches, une pratique *mushotoku*. A partir de là la réalisation de l'éveil dans la vie de tous les jours s'opère de façon naturelle et inconsciente.

On voit également que les moines s'asseyent à côté de lui et non directement en face. Nous pratiquons cela aussi dans le dojo dans le zen soto. De même lorsque le

kyosaku vient vers le godo pour faire gassho, il ne s'avance pas directement vers lui mais fait deux pas de côté. Ensuite face à face chacun se salue. Même comportement face à l'autel ; par respect personne ne fonce directement vers lui. Alors se faire face est également un des intérêts du mondo où chacun se retrouve face à face, les yeux dans les yeux. C'est une interaction directe, une communication plus intensément personnelle, *I shin den Shin*. Je pense que ceci est un élément qui va au-delà des simples questions et réponses mais constitue une interaction forte entre deux êtres humains. Je me souviens avoir posé des questions à Etienne en mondo juste pour être en face de lui et pour échanger un regard. Souvent la véritable question surgit, il n'est pas possible de s'échapper, ni l'un ni l'autre, il y a un instant de vérité où le voile se déchire et le véritable esprit de la Voie apparaît au-delà de la question et de la réponse qui ne sont souvent qu'un prétexte à cette interaction. Ce n'est pas que le maître connaisse toutes les réponses, et il répond aussi pour tout le monde, mais l'esprit est échangé, donnant à l'un comme à l'autre une énergie renouvelée dans la pratique.

L'essentiel du mondo est au-delà des mots. Qui pourrait d'ailleurs prétendre enseigner les choses de la vie à quelqu'un d'autre ? Mais l'aider à les découvrir par lui-même peut toujours être profitable. Ce que le godo dit l'enseigne également lui-même et surtout lui-même, car souvent nous prononçons de belles paroles sur la Voie et au même moment nous réalisons que nous ne les pratiquons guère. Et cela se voit dans les mondos. Donc là le Bouddha tout simplement va discuter avec ses moines, leur donner les fruits de sa propre expérience, quelques indices d'une dimension nouvelle de voir les choses. Une interaction positive est toujours un cadeau pour les deux êtres qui se regardent face à face, sans s'échapper. Il est si facile de s'échapper, en mondo pas possible.

Donc si vous n'avez jamais fait l'expérience du mondo, risquez-vous, y venir est un cadeau pour tous. Le Bouddha va donc leur faire le grand cadeau de s'adresser directement, sincèrement et de façon informelle à eux. Ces grands bodhisattvas sont spirituellement réceptifs, alors tout est possible.

Zazen 3

Le sutra continue :

« A ce moment-là, Subhuti, le plus vieux des moines, siégeait aussi dans l'assemblée. Il se leva et après avoir fait gassho, il dit au Bouddha : Ô merveilleux maître, par le Tathagata les hommes respectables se sont éveillés, les personnes excellentes qui cherchent la Voie ont reçu la plus haute grâce ; donc comment les hommes de bien et les femmes de bien doivent-ils pratiquer et aller sur la Voie qu'ils recherchent, comment doivent-ils vivre et agir, comment doivent-ils protéger leur esprit ? »

Le Bouddha lui répondit :

« Oui, le Tathagata a bien donné sa confiance aux excellentes gens. Je vais vous parler de la façon dont les gens qui recherchent la Voie doivent agir et pratiquer. »

On voit que Subhuti commence par remercier le Bouddha pour tout ce qu'il a donné et ne se lance pas directement à lui demander encore autre chose. Il réalise que tous les disciples du Bouddha ont été « favorisés ». Le Bouddha a enseigné simplement parce que sa compassion pour tous les êtres débordait naturellement, sans considération d'aucun mérite. Et Subhuti est réceptif spirituellement. Il est prêt à considérer l'enseignement du Bouddha, émerveillé face au don du dharma que va lui faire le Bouddha. Bon, vous risquez de penser que les maîtres d'aujourd'hui ne sont pas le Bouddha, c'est vrai, mais néanmoins lors des questions il faudrait se méfier d'une forme d'insouciance sinon d'indifférence, car à ce moment aucune réponse ne pourrait vous satisfaire dans un monde.

Ici les hommes respectables, les personnes excellentes sont les bodhisattvas. Et donc le Bouddha va nous répondre :

« Subhuti, le bodhisattva doit partir avec l'état d'esprit qui suit : Tous les êtres vivants, toute chose vivante, tout ce que nos catégories mentales rangent dans le concept de vie, c'est à dire tous ceux qui sont nés d'un œuf, d'un utérus, d'une moisissure, ceux qui sont nés sans avoir été conçus, qu'ils aient ou non une forme, des facultés perceptives ou non, tous je dois les mener à la paix sans souffrance. Mais bien qu'on conduise tout être au nirvana, personne ne peut être conduit à cet état. Pourquoi Subhuti ? »

Le Bouddha affirme donc que la pratique des bodhisattvas est de conduire tout être à la paix de l'esprit. Il s'agit véritablement de tous les êtres, dans le bouddhisme il n'y a pas d'élus et de laissés pour compte. Pour cela le bodhisattva doit connaître lui-même cette paix de l'esprit. Faudrait-il alors que seuls les bodhisattvas ayant acquis cette paix puissent sauver les êtres ? Ne faut-il pas plutôt à la fois progresser dans la connaissance de nous-mêmes, dans l'approche de tous les dharmas et avancer dans la perspicacité de voir tous nos liens, nos bonno, tout en ayant profondément ancrés dans notre esprit les vœux que nous prononçons de sauver tous les êtres ? La question qui doit alors nous interpeller est comment progressons-nous dans nos pratiques spirituelles particulières ? Beaucoup de gens, même dans le zen, stagnent. Ils pensent que ce qu'ils font, quand cela leur est possible, est suffisant, et cela sans avoir la conscience de la

hauteur que devrait prendre leur pratique. Ils pratiquent zazen mais continuent à ne penser qu'à eux-mêmes, visitant la Voie spirituelle quand cela leur va mais sans rien changer de leur existence. C'est une grave question dans la pratique actuelle, dans un monde si occupé et difficile. Chacun doit résoudre ce koan en tenant compte de ses engagements, particulièrement ceux pris lors de l'ordination de moine ou de bodhisattva.

« Pourquoi, Subhuti ? Si le bodhisattva, cet être qui recherche la Voie, a la notion quelconque d'une existence, alors il n'est pas un vrai bodhisattva. Pourquoi, Subhuti ? Si un bodhisattva a la moindre notion d'un ego, la notion d'un être vivant, la notion d'une individualité, ou d'un être individuel et personnel, s'il a ces idées, alors il n'est pas un vrai bodhisattva. »

Le terme de bodhisattva veut également dire grande pensée. Cette grande pensée est de comprendre que rien n'existe ni de façon permanente, ni séparée, ni purement individuelle. Dans cette grande pensée l'ego individuel n'existe pas. Sauver tous les êtres ne représente pas une obligation de sauver chaque individu séparément jusqu'à ce que nous ayons réussi à sauver sept milliards de personnes. Alors pourquoi si jamais il considérait cela, il ne serait pas un bodhisattva ? La réponse n'est pas si simple à ce grand koan. S'il voyait les êtres comme séparés, il aurait alors tendance à s'attacher à leur ego, une compassion dirigée par l'attachement et tomberait à nouveau dans les méandres de son propre ego. Il risquerait donc de tourner en rond dans la sphère des egos, comprenant le sien et ne sauverait finalement personne de sa souffrance existentielle. La souffrance est inhérente à l'existence. Si vous voyez votre existence comme une petite goutte d'eau suspendue au bec de l'oiseau aquatique, alors elle disparaît.

Il faut revenir sur ces notions même si elles échappent pour beaucoup à une compréhension logique et totale. Pourquoi ? Pour libérer les gens, c'est à dire pour leur faire voir que leur attachement à leur propre existence est non seulement source de souffrance mais également les empêche de sauver qui que ce soit d'autre. Un bodhisattva ne peut être ainsi, dit le Bouddha.

Zazen 4

« Si le bodhisattva a la moindre notion d'un ego, d'une individualité, d'une existence séparée, alors il n'est pas un vrai bodhisattva », dit le Bouddha.

Nous avons chacun une expérience de vie et ceci n'est pas en question. Toutefois la vue pénétrante du sutra du diamant est de dire : les êtres n'existent pas, nous n'existons pas. Tout le monde aime exister, faire beaucoup de choses, posséder ce que l'on désire, s'occuper de soi-même, vivre sa vie avec beaucoup de distractions, de vacances, et là le sutra dit : toute existence séparée, individuelle est une notion erronée. Voir les choses ainsi conduirait inévitablement à de l'attachement. C'est donc à priori un enseignement dont les gens vont soit se méfier, soit ne rien y comprendre, soit carrément le rejeter. Ce n'est pas non plus un enseignement pour des débutants de la Voie qui croient qu'ils vont obtenir quelque chose de réel, de tangible, des mérites observables dans leur vie.

Dans la philosophie zen, l'essence de toutes choses est *sunyata*, la vacuité. C'est comparable à ce qu'il y avait ou n'avait pas avant le big-bang, tout était à l'état potentiel. D'ailleurs avant notre naissance nous étions également là à l'état potentiel, non séparé de tout ce qui fait notre monde. Et cela depuis le départ de l'univers. Nous pouvons dire qu'à notre naissance, ou dès même notre conception, nous avons développé une forme humaine, comme une concentration humaine et localisée de tout ce qui était là, mais de façon non séparée. Cette vision s'oppose donc au fait de penser que nous sommes uniques en nous-mêmes, séparés des autres et du monde. Nous existons, nous avons une expérience humaine mais en essence nous sommes reliés à tout. Nous n'existons pas par nous-mêmes uniquement.

A un niveau intellectuel nous pouvons comprendre cela, mais arrivons-nous à le prendre suffisamment au sérieux ? Sommes-nous prêts à accepter cette liquidation de notre ego propre ? Sommes-nous prêts à accepter cette mort spirituelle ? Si ce n'est pas le cas, alors nous restons complètement terre à terre et nous ne pouvons avoir de renaissance spirituelle, c'est à dire nous ouvrir à cette nouvelle dimension de notre vie. Nous restons à séparer notre réalité en petits morceaux, à choisir ou refuser ceci ou cela, à nous attacher ou rejeter ceci ou cela. Isolés nous ne comprenons pas que nous sommes en quelque sorte fusionnés avec la totalité du Tao. Et d'autre part nous sommes vivants ici et maintenant, nous ne pouvons pas non plus nier cela. Il faut voir qu'il y a en même temps individualité par l'expérience de vie et unité, et que ces deux visions ne se font nullement obstruction l'une à l'autre, ne sont pas en contradiction. Nous sommes en interdépendance avec le monde. Embrassez donc cette contradiction. Ce n'est pas évident pour nous.

Si nous ne percevons pas notre unité avec le monde, alors nous allons nous attacher à notre propre individualité, qui va nous limiter d'une façon ou d'une autre. La vacuité se comprend aussi dans le sens de ne pas s'attacher à quoi que ce soit, de ne s'installer nulle part. Tout est impermanent. Sans s'accrocher à quoi que ce soit, sans vouloir demeurer dans aucune situation, alors nous pouvons développer une attitude libre et surfer sur notre existence avec joie. C'est une illusion de croire que quoi que ce

soit pourrait rester fixe. Tout va bien et tout à coup on entend : je dois vous dire que sur votre radio, et voilà le monde bascule. On promet d'aimer quelqu'un toute notre vie et cela ne se déroule pas du tout comme on avait pensé. Lorsqu'on fait une promesse, celle-ci est faite maintenant, comment bétonner la vie pour qu'elle soit valable indéfiniment ? C'est *mujo*.

Impossible de toucher la réalité ultime, impossible de la saisir, impossible de tout savoir, de tout comprendre. Il est impossible de comprendre totalement *sunyata*, la vacuité, car celle-ci n'est pas quelque chose que nous pourrions observer ou exprimer par des mots. Dans la vacuité les mots n'existent pas. Tout ce que nous pouvons faire est de la saisir intuitivement à chaque instant et lâcher le mât de cent pieds. Cela pourrait donner le vertige, c'est pourquoi cela demande beaucoup de courage.

Donc on rejoint le paradoxe central du sutra du diamant : le Bouddha dit que le bodhisattva doit d'abord guider tous les êtres vers la paix intérieure, puis réaliser qu'aucun être n'existe en lui-même. Cette contradiction est en elle-même l'idéal du bodhisattva. Il ne s'agit pas de vouloir résoudre par la logique cette contradiction mais de l'embrasser. Telle est la vie du bodhisattva. Les vœux du bodhisattva ne sont pas de la logique, du mental, où il se dirait qu'il doit le faire, mais ce qui l'habite, ce qu'il réalise spontanément.

Alors comment un bodhisattva qui n'a pas la notion des êtres en tant qu'entités séparées peut-il les mener vers leur libération ? Sans s'attacher à eux ? Et sans les négliger car sans ego, sans existence uniquement isolée ? Tout cela a à voir avec notre attitude face à la vie de tous les jours et face à nous-mêmes aussi et à notre vision du monde, à la fois identifié et fusionné.

Zazen 5

Comment donc un bodhisattva, qui n'a aucune notion des êtres en tant que tels, peut-il faire pour les mener à la fin de leurs souffrances ? En réalité il ne le fait pas, dit Sangharakshita (traduit par Christian Richard en 2003, infinis mercis à lui). Il aide spontanément et librement les gens, sans avoir de notion précise de les aider. Son vœu de bodhisattva est si implanté en lui, dans sa chair, dans sa moelle, qu'il fait intégralement partie de toute sa vie, si bien qu'il le fait naturellement, il a juste envie de le faire. Sauver les êtres n'est pas pour lui une activité spéciale, il est empreint de la *bodhicitta*, la volonté d'éveil. Le bodhisattva s'identifie complètement avec le besoin existentiel des êtres, s'éveiller à soi-même, percevoir la réalité telle quelle sans fantasmer ou la transformer dans son esprit et l'entacher de toutes les illusions, désirs, rejets, folies possible. Pourquoi ? Parce qu'il perçoit que le désir le plus profond des êtres est la recherche d'une haute satisfaction, l'éveil. Alors il dédie toute son énergie à cela. Atteindre la réalisation de la Voie avec tout le monde. On appelle cela sauver tous les êtres.

Il se trouve que si un bodhisattva garde la conscience de son propre ego comme réel, toute *bodhicitta* va le quitter, il risque de s'attacher aux egos et donc n'aidera valablement personne mais il ne fera qu'appliquer des emplâtres sur des jambes de bois, fortifier les egos des gens à la place de les aider sur la Voie de la libération. Mais aussi le bodhisattva garde la conscience de lui-même, il doit continuer à avancer sur la Voie, percevoir les besoins des autres, sentir et protéger son impulsion spirituelle. Tous les êtres sont unifiés dans son esprit et emmenés par son impulsion spirituelle. C'est ce mouvement d'empathie, ouverture du cœur, qui fait le bodhisattva. Ensuite savoir combien de personnes il va sauver n'est pas la question actuelle, la question pour chacun, pour tout bodhisattva, est sa foi. L'homme sans foi est comme un homme sans mains, l'homme de foi peut pénétrer dans la caverne des trésors et se servir à profusion.

Prenons par exemple une activité que tout le monde connaît : le samu, le travail dédié à la communauté. On peut voir clairement deux attitudes. Il y a ceux qui se disent : il faut que je fasse samu, alors ils le font ce qui est déjà bien. Le bodhisattva n'y pense même pas il y va naturellement. Dans la vie quotidienne également, on peut se dire il faut que je fasse ceci, il faut que je fasse cela et souvent tout ça pèse. A la limite le burnout n'est pas loin si on se force trop. Et aussi il y a l'activité qui ne pèse rien car elle fait partie de notre façon d'être, c'est alors plus joyeux, facile, cela coule de source pourrait-on dire. Pour un bodhisattva sauver tous les êtres coule de source, la source de la *bodhicitta*.

On trouve cela aussi par exemple dans l'écologie. « Il faut sauver la planète, il faut respecter la nature, il faut, il faut », disent certains. Et puis il y a les êtres qui font partie du même corps que la nature, du même corps que notre planète et ainsi naturellement ils agissent dans le sens de sauver notre nature. Pour eux c'est la vie normale, faire attention, respecter chaque chose, les êtres, les animaux, les arbres, les rivières, l'eau, l'énergie disponible. Toute atteinte à notre mère la terre les atteint dans leur corps lui-même. Ils sont pénétrés entièrement par ce désir que tout soit sauvé et ils

agissent donc en conséquence sans volonté particulière mais automatiquement, inconsciemment. Ce sont aussi les bodhisattvas des temps modernes. Je suis toujours frappé quand je vois certaines aires de pique-nique sur les autoroutes ou les stations de récupération du verre, des papiers, du compost et de la ferraille. Il existe encore, dans l'état dans lequel se trouve notre planète, des gens qui laissent leurs détritiques ou qui posent leurs bouteilles à côté du container alors que les mettre dans la boîte ne représente qu'un effort minime. Quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes devrait-il s'en occuper ? Bien qu'il y ait de nombreux bodhisattvas, chaque bodhisattva a sa responsabilité, chaque personne a sa responsabilité d'agir d'une façon éthique par rapport au monde. Cela peut paraître peu de chose mais si cela n'est pas fait on ne peut sauver ni personne, ni notre monde. Comme toujours il faut commencer par soi-même, c'est soi-même qui marche sur le chemin du bodhisattva, il ne faut pas compter sur les autres, même s'ils le font aussi. Une seule bouteille en plastique, sale, change le paysage d'une plage vierge.

Ainsi se dit le bodhisattva, un seul être abandonné dans sa souffrance change le paysage des êtres. C'est pourquoi il fait le vœu de les sauver tous. Qu'il y arrive ou non ne modifie en rien l'élan de sa foi profonde. Il va faire de son mieux pour sauver chacun alors même qu'il sait que la notion d'individu existant purement en lui-même n'existe pas. S'il n'en sauve qu'un seul, le paysage des êtres sera déjà différent. S'il y avait eu un seul homme de bien, un seul bodhisattva, Dieu n'aurait pas détruit Sodome et Gomorrhe. Alors demandez-vous : qui devrait être cet homme-là ? Quelqu'un d'autre ou moi-même ? Personne ne peut échapper à connaître la réponse, la réponse on la connaît, encore faut-il la suivre par une pratique religieuse ou spirituelle profonde, continue, animée de la plus grande foi. A cette condition personne ne s'épuisera et l'énergie du bodhisattva restera intacte même au milieu des phénomènes infernaux.

Zazen 6

Dans la Chine ancienne, un moine lettré avait lu tous les sutras dont le monde disposait, mais il désirait comprendre la source première de ces enseignements. Notamment il se demandait d'où pouvait provenir cette idée centrale dans le Chan que l'essence de toutes choses était la vacuité. Il put remonter jusqu'au sutra du Diamant qui était censé être le sutra le plus ancien connu mais là encore rien ne lui permettait de cerner l'esprit du premier patriarche qui aurait émis ce paradigme avant que ce soit d'autre. Il voulait savoir d'où venait exactement le Chan, quelle était son origine. « Il y a bien dû avoir quelqu'un qui a émis cette idée et qui doit avoir expliqué dans ses chroniques d'où elle lui était venue », se disait-il. « Après tout affirmer que tout est vide, impermanent et interdépendant n'est pas une conception si triviale, il a bien fallu qu'il y ait certaines prémisses à de telles affirmations. Je veux comprendre le processus qui les amené à poser de telles axiomes ». C'était un moine à l'esprit logique et perspicace qui ne se contentait ni de mots, ni d'une pensée unique. Il voulait trouver la vérité qui avait donné naissance au mode de pensée du Chan.

Il alla donc trouver l'abbé pour lui demander la permission de partir en voyage.

- Où voudrais-tu te rendre, lui demanda l'abbé.
- Je pense aller au Xin Jiang, dans un monastère proche de la grotte aux mille bouddhas, là où le sutra du Diamant semble avoir été découvert. Peut-être ont-ils caché d'autres textes encore plus anciens ?
- C'est loin, dit l'abbé. Cette quête va t'emmener hors de notre monastère pendant de longs mois, non ?
- Oui, mais je ne puis demeurer ici sans trouver une réponse à cette question qui m'obsède.
- Alors vas-y, dit l'abbé, tu as ma bénédiction.

Le moine partit donc avec son maigre bagage, un seul sac et à manger pour quelques jours. Mais le Xin Jiang était loin. Cela lui pris plusieurs semaines en charrette, à pied et à dos de mulet mais finalement il attint cet ancien monastère proche des grottes.

Il s'adressa donc au moine bibliothécaire :

- Avez-vous des rouleaux de sutra plus anciens que le sutra du diamant ?
- Nous avons quelques rouleaux effectivement dans un coffre, mais je ne peux pas vous en garantir la qualité car ils sont si anciens et nous n'avons pas regardé dans ce coffre depuis des années. Ils sont certainement plus anciens que le Sutra du Diamant car dans les chroniques du monastère la présence du coffre et des papiers sont signalées déjà bien avant.

Ils ouvrirent donc le vieux coffre et trouvèrent deux rouleaux de papier de riz déjà mangés par l'humidité de la cave du monastère. Avec beaucoup de délicatesse car ils étaient devenus très fragiles, ils les déplièrent. Le moine était impatient et se croyait près du but. Quelle ne fut pas sa déconvenue lorsqu'ils virent que l'encre des kanjis avait été effacée par l'humidité et que les caractères anciens n'étaient plus lisibles du tout.

- Quel malheur, s'écria le moine. Savez-vous si d'autres monastères pourrait avoir également de très anciens écrits ?
- Je sais, lui dit le bibliothécaire, qu'il existe un petit monastère près de la frontière du Kirghizstan qui devrait avoir conservé des parchemins mais je ne puis vous dire de quelle époque ils datent. Le monastère est sur la route de Samarkand, vous ne pouvez pas le rater.

Et voilà donc le moine qui se remet en route vers l'ouest en suivant la piste de la soie. Il finit par dénicher ce petit monastère perché sur une étroite colline. Il avait l'air inhabité. « J'espère qu'il n'est pas abandonné », se dit le moine. La porte était ouverte et il se risqua à l'intérieur des murs qui étaient en très mauvais état. Un vieux moine était assis dans la cour, dormant sous un arbre. La chaleur était pénible surtout qu'il y arriva en milieu de journée.

- Bonjour, dit le moine.
- Mais qui êtes-vous ? Personne ne vient jamais dans ce monastère, et ce depuis des années. Qu'est-ce qui vous amène ici ?
- Je suis à la recherche de vieux parchemins, plus anciens que le Sutra du Diamant. Avez-vous de tels rouleaux ?
- Il me semble que oui, répondit le moine. J'ai eu vu des rouleaux de riz qui doivent être extrêmement anciens car ils sont fait d'une sorte de riz qui a disparu et n'est plus cultivé depuis des siècles. Attendez je vais essayer de vous les trouver.

Le vieux moine solitaire revint avec quelques rouleaux jaunâtres et qui paraissaient dans un état lamentable et sentaient le pourri. « Probablement encore un échec », se dit le moine. Lorsqu'ils les déplièrent, à leur grande surprise l'encre était intacte. « Oui, dit le vieux moine, ceci est dû au fait qu'à cette lointaine époque ils figeaient l'encre avec du fiel de mouton, ce qui explique qu'elle soit encore lisible. »

- Je ne reconnais pas ces caractères, dit le moine, de quelle langue s'agit-il ?
- C'est le problème, ce doit être du vieux sanskrit mélangé avec de l'assyrien, personne n'est capable de déchiffrer ce langage, en tout cas pas moi.
- Moi non plus, ajouta le moine.

Raté une fois de plus. Venir si loin, être si près du but et le manquer est désespérant se dit-il.

- Si vous allez vers le sud-est, dans les contreforts des montagnes du Tibet, il existe un temple qui conserve des plaquettes en bois gravées qui sont encore plus anciennes. Allez-y si vous vous en sentez le courage, ajouta le vieux moine.
- Cela me fait encore des semaines de marche, mais enfin c'est un peu la direction de mon retour. Merci.

Encore une fois il se mit en route vers les hautes montagnes. Lorsqu'il y parvint il trouva le temple en se renseignant car ce n'était pas le seul temple sur ces pentes montagneuses. Il entra, une nuée de jeunes moines s'entraînaient au « dharma fight » en tapant dans leurs mains et en riant. Questionnant l'un d'eux, il comprit malgré la langue, que les tablettes étaient à l'intérieur affichées sur les murs du dojo principal. Il y pénétra. « Dieu sait dans quel langage elles sont écrites », pensa-t-il.

Les tablettes étaient bien là remplies de signes figuratifs, c'étaient plus des dessins que des caractères. Il demanda au susho s'il voulait bien les lui traduire.

- Oh ! dit-il. Ce sont des dessins de montagnes, de rivières, d'étoiles, de signes d'êtres humains, des flèches aussi. L'intéressant est qu'ils sont accompagnés d'espaces libres comme si l'auteur avait voulu suggérer que tout cela était en fait vide. Je n'en sais rien de plus, tout cela est trop ancien pour le déchiffrer. Je dois vous dire que je ne connais aucune tablette plus ancienne que celles-ci qui datent de bien avant tous les sutras.
- Bon, terminé, se dit le moine, il est impossible de trouver ce que je cherchais.

Il repartit donc vers son monastère. La route était longue, pénible et il dut même traverser un désert. Il n'y avait rien que le sable et le ciel. Fatigué il s'endormit à même le sol. Il se réveilla au petit matin, le soleil n'était pas encore levé, seul la lune et quelques étoiles étaient visibles, tout était calme et rien que du sable. « Tout cela est vide », pensa-t-il. Cela le transperça d'un coup, intuitivement il comprit que l'essence de tous les sutras n'était que le monde. L'humidité de la nuit avait fait pousser quelques brins d'herbe qui s'étiolèrent dès le lever du soleil. Tout est éphémère, provient de ce qu'on ne voit pas, la vacuité de l'univers l'envahit. Sa quête était terminée.

Zazen 7

Le sutra continue à propos du *fuse*, le don, la charité. Maître Deshimaru dit : « *Nous ne devons pas nous attacher à nos pensées. Dans notre vie quotidienne, sans cesse on laisse des traces, des marques dans notre esprit, et cela devient du karma qui reste, mais des fois c'est nécessaire aussi.* » Pour beaucoup de choses, la faculté d'oublier est d'une grande utilité. Agir et laisser passer, ne pas demeurer ni sur les actes, ni sur les pensées qui finissent par ronger l'esprit. Tout est impermanent, alors aussi laissez passer, tout.

Voilà le sutra :

« De plus Subhuti, un bodhisattva doit pratiquer la charité, le don, sans demeurer, sans s'attacher aux existences. Il doit pratiquer le fuse sans rester attaché à rien qui soit perceptible par l'esprit, sans restes attaché à un aspect particulier. Pourquoi ? Parce que si un bodhisattva pratique le fuse sans rester attaché à un quelconque aspect particulier, le mérite qu'il en retire est impossible à mesurer. Qu'en penses-tu, Subhuti ? Est-il possible de mesurer le cosmos, de concevoir la fin du cosmos dans une quelconque direction ? – Non, en vérité. Subhuti, lorsqu'un bodhisattva accomplit un fuse sans attachement à un quelconque aspect, alors le mérite qu'il acquiert est d'une grandeur inconcevable. Il doit pratiquer le fuse sans adhérer à l'idée de vouloir laisser une trace. »

La logique du sutra est de dire : si votre don n'est limité par rien, alors il est infini et les mérites qui en résultent aussi. Qu'est-ce qui peut limiter un don ? Donner par intérêt, pour obtenir quelque chose en retour, donner pour être remercié ou considéré, pour avoir soi-même bonne conscience, pour avoir la paix avec un mendiant qui vous colle aux basques, pour réparer un tort que l'on a fait ou pour acheter quelqu'un. Chacun peut sentir que ce genre de don intéressé contient quelque chose d'impur par rapport au don naturel, immédiat, sans arrières pensées.

Oublier à la fois le donner et le recevoir. Pour certaines personnes des fois il est plus difficile de recevoir que de donner. Elles ont peur d'être redevables ? Peur de se trouver d'une certaine façon à la merci du donneur, obligées de s'étaler en remerciements ? Ces personnes mélangent peut-être des notions de pouvoir sur les uns et les autres à la place de voir une pure générosité. Donc il faut aussi oublier de recevoir, tout autant qu'oublier de donner. Bien sûr il est normal de remercier. Par exemple dans les sesshin des gens viennent et disent : « Tu me passes une cigarette ? » Ils ne disent ni s'il te plaît, ni merci, c'est une attitude méprisante, comme s'ils considéraient les autres à leur service. Cela n'a rien à voir avec l'attitude d'un bodhisattva. Et ceux qui donnent doivent également tout oublier, ce qu'ils ont donné et à qui ils l'ont donné.

Ceci n'empêche pas des fois de rappeler à quelqu'un où se trouve la Voie du bon karma, du fuse, du respect, de certaines règles normales de comportement et du remerciement : « Retourne chez ta mère qui te donna du si bon lait et qui t'apprendra je l'espère à dire s'il vous plaît ! » Alors ils disent : « Plaît-il ? T'as dit quoi ? » La Voie de l'éveil est vraiment paumée dans le brouillard pour beaucoup, même au sein des

sangha. Donc, bon comportement, *fuse*, et oublier. Dans le zen si tout est phénomène, alors le comportement est important. La plus grande erreur serait de penser que parce que nous pratiquons zazen, cette discipline des Bouddhas, tout nous serait par ailleurs dû ou permis. Ne souriez pas, cet horrible comportement existe partout.

Le don est considéré représenter l'ensemble des six *paramita*, des six perfections : le don, la moralité, la patience, l'énergie, la méditation et la sagesse. Le bodhisattva pratique ces perfections non par la volonté d'acquérir un mieux, des mérites, ou quoi que ce soit de personnel, mais il le fait car ces vertus sont l'expression pure de son besoin le plus profond. Il voit ces actions et leur propre mérite comme vides. Laisser passer. Si un être est simplement naturel, pour lui le don est naturel, ainsi que le sont les autres *paramita*, tout est naturel, il ne laisse aucune trace de s'être forcé à quoi que ce soit. Alors chacun devient une meilleure personne.

Il en va de même aussi pour la pratique spirituelle. Si celle-ci n'est pas inhérente à la façon dont nous traitons les affaires de la vie quotidienne, il y a quelque chose qui cloche. Ce sont les prisonniers qui parlent de liberté, non les êtres libres. Les véritables bodhisattvas ne font pas tout un plat de l'être et les pratiquants de zazen, je veux dire les sincères, n'étaient pas leur pratique à tout bout de champ et n'en cherchent aucune reconnaissance. A fortiori évidemment un maître zen ne doit en rechercher aucune. Imaginez l'histoire du zen si elle avait été parsemée de patriarches recherchant quelque chose pour eux-mêmes dans la Voie ! Nous ne serions pas là ! Le don du dharma est ainsi, chacun est sincère avec lui-même, rien n'est à négliger, rien n'est à s'approprier glorieusement, tout est à donner et à recevoir. Quand c'est fait, laissez passer, passez à autre chose, ne demeurez sur rien. Comme à la fin d'une expiration en kin-hin : avancer l'autre pied, ne pas stagner, oublier le pas d'avant, le pas futur viendra naturellement.

Zazen 8

Alors le Bouddha continue :

« Que penses-tu ? Est-il possible de voir le Tathagata comme possédant des caractéristiques, des aspects corporels ? Subuthi répondit : le Tathagata ne doit pas être vu comme possédant des aspects corporels, car il a dit que posséder des caractéristiques signifie en fait ne pas en posséder. En posséder est faux, ne pas en posséder n'est pas faux. Aussi le Tathagata doit-il être vu sous les deux côtés, comme possédant des caractéristiques et comme ne possédant pas de caractéristiques. Lorsque tous les aspects sont vus comme non-aspects ou au-delà de l'aspect, ainsi peut-on voir le Tathagata. »

La signification du nom Tathagata n'est pas si claire. Généralement on traduit ce terme par celui qui est ainsi venu ou celui qui est ainsi parti, faisant allusion au fait que le Bouddha fut précédé de nombreux autres bouddhas et sera également suivi par d'autres. C'est également une épithète du Bouddha. Par la suite le terme Tathagata se confondra avec celui de nature de Bouddha.

En termes plus simples – j'essaie de simplifier le langage à ma façon – il s'agit de la question : comment doit-on voir le Bouddha ? Comme un homme avec des aspects corporels ? Ou une entité sans caractéristiques ? Lorsque l'on dit le Bouddha, à quoi véritablement nous référons-nous ? Même dans le zen il ne faudrait pas prononcer des mots à la légère, parfumés de mysticisme, car il n'y a rien de sacré. Le bouddhisme est plus proche d'une science, l'observation, la compréhension et la pratique du dharma, que d'une religion contenant des termes recouvrant autre chose ou faisant allusion à des concepts hors de la réalité.

Au départ nous avons une situation extrêmement simple : Gautama, un homme comme tous les hommes, quitte sa demeure. On se fout complètement que ce soit un palais ou un appartement. Voyant les souffrances du monde, c'est à dire les voyant réellement, pris par une empathie envahissante, il cherche alors comment résoudre sa vie pour arriver à sortir de cette souffrance. Il utilise alors tous les moyens connus de l'époque par les yogis et les ermites : jeûne, mendicité, croyant qu'un tel suicide lent lui apporterait la lumière qui éclairerait son esprit. Puis finalement il s'assit, traversa cette expérience magnifique d'unité avec le monde où toute souffrance avait disparu, bû du lait d'une jeune femme et décida d'enseigner tout être pour lui montrer la Voie du bonheur et l'arrêt de la souffrance. Là bien sûr nous sommes en plein dans les aspects corporels puisque le Bouddha reste en réalité un homme, Gautama, tout en étant la source merveilleuse de la Voie bouddhiste.

Il enseigna le dharma, toutes choses de l'univers, l'unité, l'impermanence, l'interdépendance de tous les êtres et comment réaliser toute cette dimension sans égale à l'intérieur de soi-même. Ainsi le dharma signifie aussi l'enseignement que le Bouddha donna, non pas qu'il l'eut fait de par sa propre personne uniquement mais parce qu'il fut traversé par sa conscience du dharma. Le dharma eut besoin de Gautama pour s'exprimer, et quand il le fit il devint le Bouddha exprimant le dharma. C'est la raison pour laquelle on parle souvent de Bouddha-dharma. On voit alors que l'on s'est déjà

éloigné du corps physique du Bouddha, du corps de Gautama, pour porter plus d'importance au dharma exprimé par lui. Le dharma est clairement comme le Tao sans aspects, sans caractéristiques. Ainsi le Bouddha exprimant le dharma, en fait le dharma s'exprimant à travers le Bouddha, est semblable à lui, sans caractéristiques, sans aspects corporels.

Alors à la fin que faut-il décider ? Le Bouddha est-il fait de chair, d'os et de sang, un homme réel, vivant, comme tout le monde, exprimant la vérité qu'il a découverte par son expérience ? Faut-il voir le Bouddha comme l'expression du dharma, sans aspects corporels ? La réponse est claire : les deux à la fois, c'est à dire au-delà des deux. Voir à la fois l'aspect humain, et l'aspect universel de l'enseignement provenant de l'univers entier. Dans toutes choses de la vie il faut voir les deux côtés, pas seulement un seul. Ne voir qu'un seul côté c'est être borné, s'attacher à un seul côté et être dogmatique. Voir à la fois les gens, et à la fois l'humanité fusionnée ; notre existence faite de nos expériences réelles et le fait que nous venons du monde entier avant notre naissance, car non identifiés encore par une forme humaine et repartirons dans le monde après notre mort, c'est à dire la dissolution de notre forme actuelle. Mais ne pas oublier aussi qu'entre ces deux périodes nous existons ici et maintenant, reliés à toutes les existences, oui, mais nous existons nous-mêmes également. Il faut aller au-delà des deux côtés et ne pas avoir d'opinions dogmatiques sur ce qu'est l'existence, Bouddha, la vacuité, nous, le zen.

En réalité nous ne pouvons connaître l'esprit du Bouddha, que nous appelons également Bouddha, que par notre propre expérience, une expérience de perception directe et intuitive. Dans le zen soto on parle d'illumination silencieuse.

Zazen 9

Je simplifie un peu la suite du sutra, car ce passage est très long. Donc Subhuti demanda :

« Bouddha, dans le futur, quand votre juste enseignement sera exposé aux hommes, qui à ce moment-là pourra comprendre à quel point vos paroles sont justes ? Le Bouddha répondit : Subhuti ne parle pas ainsi. Dans le futur, si des paroles comme celles que j'ai prononcées ici sont exposées, certainement il se trouvera des personnes, recherchant la Voie et habitées d'une profonde sagesse et de hautes vertus, qui les reconnaitrons et les admettrons pour vraies. Ayant mis leur foi dans ces paroles elles approcheront des personnes éveillées, planteront des racines de bien en elles et seront proches de cent mille personnes éveillées qui trouveront également une foi pure et profonde. Toutes ces personnes-là et tous les maîtres accumuleront d'inestimables mérites, inconsciemment.

Pourquoi Subhuti ? Parce que ces personnes éveillées qui recherchent la Voie, n'ont pas la perception d'un ego, ne pensent pas à travers leur ego, ne font pas de discriminations et le concept d'individualité ou d'entité séparée n'existe pas chez elles. Elles n'ont pas de notions sur le matériel et le non-matériel, sur le dharma ou le non-dharma, et n'ont aucun attachement ni à de telles conceptions, ni de notions sur la non-existence de telles conceptions. Ces personnes excellentes ne doivent ni saisir le dharma ni le non-dharma.

C'est pourquoi le Tathagata a donné cette signification à l'enseignement qui suit : les personnes qui connaissent l'enseignement sur le dharma, semblable à la métaphore du radeau, doivent abandonner même le dharma, et bien plus encore le non-dharma. »

Le futur, c'est la période actuelle, c'est maintenant et c'est nous. Le dharma n'est jamais enseigné une fois pour toute par une seule personne, comme un enseignement qui serait figé dans l'histoire et ne pourrait évoluer. Au contraire l'enseignement du dharma n'est jamais terminé. Si quelqu'un s'attache à un enseignement, même à celui du Bouddha, il finira par chérir l'idée du moi et des autres, séparés. La métaphore du radeau est connue : lorsque vous avez traversé la rivière avec votre radeau, vous n'en avez plus besoin. Il serait inutile et idiot de continuer la route en portant le radeau sur ses épaules. Ainsi aussi longtemps que l'esprit restera attaché à quoi que ce soit, il verra les choses à travers son ego.

Dans le bouddhisme Hinayana l'ego doit être abandonné. Dans le Mahayana, ce n'est pas la même chose on n'a pas à abandonner l'ego, ou rejeter l'ego mais il faut comprendre que l'ego n'a pas de noumène. En fait rien n'a de noumène, l'essence de toutes choses et de tout être est vacuité, sans noumène. Le noumène veut dire que la chose en soi possède une existence par elle-même et peut être définie sans aucune référence à quoi que ce soit d'autre. Tout étant en interdépendance et changeant tout le temps, on peut effectivement dire que rien ne possède de noumène dans notre univers, tout n'est que phénomène. La conséquence de cela est qu'il est inutile de vouloir s'attacher à l'ego, il ne faut pas s'attacher à son moi c'est tout, car l'ego, ou le moi,

n'est qu'une illusion créée par notre esprit, il ne possède aucun noumène. Ceci ne veut pas dire que nous n'existons pas, ce serait stupide de le prétendre et en contradiction avec la réalité.

Il faut à nouveau considérer les deux côtés celui de l'existence et celui du non-noumène. Nous ne pouvons pas saisir la substance première de notre univers, nul ne peut saisir ce qu'est réellement un champ de Higgs ; nous n'en voyons que les effets dus à son interaction, avec quoi d'ailleurs ? Avec ce que nous appelons des saveurs, des « flavors » en anglais, un peu comme l'odeur de l'encens quand le bâton et la fumée ont disparu, on ne voit rien, on ne sent presque rien, mais c'est là. Ou de la poussière de taille infime, on ne voit rien mais quand on éclaire la pièce avec une lumière directe et puissante on voit apparaître des minuscules particules de poussière, comme les petits bosons de Higgs. Bon ce n'est pas tout à fait ça mais je ne veux pas vous faire un cours de physique des particules. Ouf ! pense chacun.

Le message du sutra, à part la vacuité de l'ego et de toutes choses est de dire qu'à notre époque il y a des êtres éveillés qui possèdent la grande sagesse, qui plantent des racines de bien, qui sont animés d'une grande foi et qui reconnaissent les paroles du Bouddha comme vraies, mais non figées à jamais. Alors elles ne s'attachent ni au dharma, l'enseignement, ni au non-dharma, en bref elles ne sont aucunement dogmatiques et sont libres d'esprit. J'espère que chacun d'entre vous se reconnaît dans cette description. Oui ? Magnifiques, vous êtes les bodhisattvas, les bouddhas vivants d'aujourd'hui. Non ? Respectueusement permettez-moi alors de vous demander ce que vous faites ici, à part perdre votre temps. Si vous répondez : oui mais pas tout à fait, je vous demande alors : comment allez-vous mener votre vie ? Monde commun ou dimension spirituelle ? Vie terre à terre ou aspiration à la sagesse au-delà ? Bodhisattva ou visiteur ? Vie isolée ou fusionnée avec tous les êtres ?

Donc il vaut bien mieux dire oui ! Oui, oui, oui !!

Zazen 10

Chapitre neuf du sutra (je simplifie quelques passages) :

« *La véritable désignation est la non-désignation. Subhuti, est-ce que le disciple qui est entré dans le courant de la vie sainte pense en lui-même : J'ai obtenu la racine de la source de l'entrée dans le courant ? Subhuti répondit : Non, vénéré. Pourquoi ? Parce que l'entrée dans le courant n'est qu'un nom, il n'y a pas d'entrée dans le courant. De même dire d'un homme qu'il dit renaître n'est qu'une expression, il n'y a ni départ ni entrée dans l'existence.*

Alors le Bouddha demande : Est-ce que le saint qui a obtenu le parfait satori se dit en lui-même : J'ai obtenu le satori parfait ? Subhuti dit : Non. Pourquoi ? Parce qu'il n'existe pas une condition qui s'appelle le satori parfait. Si un saint du satori parfait se dit en lui-même : Je suis ainsi, il soutient l'idée de l'ego, celle d'une individualité séparée. Vénéré, si je me disais en moi-même : Je suis ainsi, vous ne déclareriez pas : Subhuti demeure en paix dans la retraite, au milieu de la forêt. C'est parce que Subhuti ne demeure nulle part, c'est pour cela qu'on l'appelle Subhuti qui demeure joyeusement en paix, celui qui reste reclus dans la forêt. »

Il était coutume pour les arhats comme Subhuti de se retirer seul dans la forêt pour méditer. Les bodhisattvas doivent sauter dans le courant de la vie, sans peur, et non se retirer du monde pour leur propre salut.

Le message important de ce chapitre est simple : l'expérience spécifique connue sous le nom d'Éveil suprême et parfait, ou le satori, ne peut pas être traitée comme un objet. C'est une expérience intime que nous faisons nous-mêmes comme sujet. Il ne faut pas penser qu'il y aurait d'une part quelqu'un qui connaît l'éveil, comme le Bouddha par exemple, et d'autre part l'objet de sa connaissance, l'éveil. Si c'était le cas on en déduirait que devenir éveillé consisterait à connaître quelque chose, un objet. Mais dans l'état d'éveil cette distinction n'existe pas, il n'y a pas de division entre sujet et objet. Ce qui veut dire que l'expérience de l'éveil est inconcevable. Elle ne peut être conçue par la connaissance ni exprimée par des mots. Aussi ne voyez pas l'éveil comme quelque chose que vous attendriez de réaliser.

Tout cela est donc bien au-delà des mots. Ainsi le sutra répète-t-il que la vraie désignation, la réalité des choses, l'essence de toutes choses, ne peut être désignée ni par des mots, ni conceptualisée par notre esprit. Donc la véritable désignation consiste en la non-désignation, sa véritable nature est au-delà d'un concept que nous pourrions avoir et exprimer, et est au-delà d'un objet que nous pourrions décrire.

Que cela nous apporte-t-il aujourd'hui comme enseignement ? Beaucoup de choses à vrai dire même si le sutra paraît philosophique. Il est en fait une grande aide à voir toutes choses à partir de la grande sagesse.

Premièrement, rechercher l'éveil, rechercher la Voie et rechercher la grande sagesse ne peut être vu comme rechercher une sorte d'objet ou d'état spécial attendant d'être réalisé. Il n'y a pas une chose ou un état appelé l'éveil situé quelque part qui finalement se manifesterait en vous à condition que vous polissiez votre tuile de manière assidue. Si c'était le cas les Bouddhas, tous les êtres éveillés arrêteraient leur

pratique spirituelle une fois cet état atteint. La véritable dénomination de l'éveil est la non-dénomination de l'éveil ; alors, arrêtez de courir après la réalisation de l'éveil, comme si vous cherchiez à arriver ailleurs, ou être différents de ce que vous êtes. On peut résumer cela en disant : juste pratiquez zazen, ne cherchez rien derrière zazen, il n'y a pas d'éveil derrière zazen. Zazen est en lui-même l'éveil, zazen est en lui-même zazen.

Le sutra dit également qu'il n'y a ni entrée ni départ dans l'existence. Les gens prennent toujours l'existence pour leur existence propre, leur naissance, leur mort, leur vie unique, spéciale avec tous les problèmes spéciaux qui sont beaucoup plus importants que ceux des autres. Dans un monde fusionné, dans le dharma, il n'y a ni entrée, ni départ, sous d'autres formes nous avons toujours été là, et ces formes changeront encore. Les formes sont impermanentes, sans noumènes. En même temps notre expérience de vie est bien réelle. Pour les bodhisattvas, les phénomènes de la vie quotidienne apparaissent comme beaucoup de théâtre. Les gens ordinaires, dit Maître Deshimaru, souffrent beaucoup, se concentrent sur la joie, les souffrances, la peur. Mais chez les bodhisattvas, ces phénomènes sont du théâtre, leur esprit intérieur ne souffre pas, il n'y a pas de noumène de la souffrance, de bonno.

Facilement le théâtre, les rêves, peuvent paraître réels. Si vous voyez un film d'horreur dans la soirée dans un appartement peu allumé, vous risquez de crever de peur alors que ce ne sont que des images. Mais il y a toujours des gens qui, quand ils voient les acteurs manger quelque chose, vont ouvrir leur frigo pour se chercher quelque chose à grignoter aussi.

Devenez naturels.

La fin du Kongo Kyo est un poème :

« Toutes les existence phénoménales sont pareilles à une étoile filante, un rêve, un fantôme, une bulle dans le fleuve, une ombre, ou à une goutte de rosée sur l'herbe du matin, ou un éclair dans les nuages. »

Zazen 11

L'enseignement du Bouddha a valeur salvifique. Il faut voir aussi dans le Sutra du Diamant que c'est pour aider les gens perdus dans les souffrances de leurs propres phénomènes qu'il dit que rien n'a de noumène. Donc ne vous souciez pas, tout cela n'est que dans votre esprit. Abandonnez ces idées qui n'ont pas de réalité et ouvrez-vous à l'esprit tranquille et à la grande sagesse. C'est pour aider les personnes perdues dans la recherche d'un éveil ailleurs qu'il dit, non pas que l'éveil n'existe pas, mais qu'il est là dans tous les actes simples de la vie quotidienne. Ne vous épuisez donc pas à chercher quelque chose d'autre. Comme il est dit : faites ce que vous avez à faire et ne faites pas ce que vous ne devez pas faire. Cela a l'air trivial mais en pratique c'est beaucoup plus difficile.

Le chapitre dix est historique. Le sixième patriarche, Eno, alors qu'il était jeune, avait entendu ce chapitre sur son chemin. Il transportait du bois sur la route et entendit réciter ce sutra. Il décida alors de se rendre au mont Sokei pour voir Maître Konin, et devenir moine. Apparemment il laissa sa vieille mère se débrouiller toute seule. Peut-être n'était-elle pas si vieille que ça, nul ne le sait.

Il existe plusieurs histoires dans le même genre. Gensha dont le père était pêcheur, le laissa se noyer une fois qu'il était tombé dans l'eau en pensant : s'il vit je vais devoir passer ma vie comme pêcheur également, alors qu'il voulait devenir moine. L'histoire aussi raconte que Salieri, le musicien compositeur jaloux de Mozart, vit sans agir son père s'étrangler avec un os de poulet. Comme ça se dit-il je vais pouvoir me consacrer à la musique à la place de devoir suivre ses traces. Dogen refusa de suivre la voie dorée à l'intérieur de la cour de Chine pour s'en aller dans un monastère Tendai. Saint Paul, officier de l'armée romaine, la quitta pour suivre l'enseignement du Christ. Et Bouddha lui-même quitta sa demeure. Aujourd'hui l'époque est différente en Occident. Elle l'est pour nous en tant que moines zen. Nous vivons pour la plupart dans la société. Chacun alors doit comprendre pour lui-même à la fois ce qu'est le shukke, en dehors de la demeure, et la compassion pour ses êtres proches. Et faire avec. Hors de la demeure a pris un sens différent ici : ne pas s'attacher à la demeure, ne pas demeurer, ne pas rester dans la matrice sociale avec un comportement adapté, mais être libre. Et considérer la pratique spirituelle comme une partie intégrante de sa vie, non comme une activité, un objet que l'on saisit quand l'envie nous en prend.

Pour parler d'Eno, les chroniques relatent qu'il était illettré. Etre illettré n'est qu'un phénomène passager, il suffit d'avoir l'occasion d'apprendre pour ne plus l'être. Cela n'a rien à voir avec être ignorant ou même stupide. Certainement il ne l'était pas au vu de la suite de son histoire. Le malheur voulut qu'une certaine tendance s'est un peu installée dans le zen, tendance similaire à la foi du charbonnier : le brave disciple qui ne comprend rien par lui-même, qui n'essaie même pas de comprendre par lui-même, de s'adresser à lui-même mais qui pense devoir uniquement suivre les explications de quelqu'un d'autre. A mon avis ceci n'est pas le zen adulte. « Passez devant, disait Etienne, devenez maîtres. »

Faire l'apologie de digérer des œufs pondus par une autre poule ne peut être motivé que par un désir d'exercer un pouvoir sur les êtres. La Voie merveilleuse découverte par Bouddha ne passe pas par là, mais par l'expérience de chacun, expérience de la vie, de lectures, de découvertes, de désir d'une dimension élevée de l'être humain et de son être bien entendu. Il ne me paraît y avoir aucune logique céleste dans le fait de s'attacher des disciples, comme si ce fait devait les libérer. Mais comment ? Au contraire voir en chacun un compagnon de la Voie, un Maître à venir représente plus l'avenir de l'humanité qu'une bande de moutons, la sangha des moutons muets, disait Maître Kosen.

Pour moi disciple veut dire aimer. J'aimais Etienne de tout mon être, pour moi qui n'en ait pas eu, je l'aimais comme mon grand frère, comme mon aîné. Je dirais : cet amour était et est au-delà du zen. Et si ce que je dis n'est pas conforme à la liturgie, franchement je m'en fous. Donc tout son enseignement rentrait comme dans du beurre en moi. Etienne lui ne parlait pas de disciples, ceci ne l'intéressait pas du tout, il ne se retournait pas pour voir qui était dans la remorque, mais chacun savait qui conduisait le bus pour que personne n'aie d'accident.

Alors le dixième chapitre du Sutra du Diamant est le point culminant de cet enseignement, mais il ne peut égaler pour moi l'enseignement donné par l'amour que j'avais pour Etienne. Ceci fut ainsi pour moi. Je ne dis pas que ce doit être la même chose pour tous, je dis juste que j'ai eu de la chance. Eno aussi, touché par le Sutra du Diamant, a eu de la chance. Dans cette dimension tout le monde peut avoir de la chance, à condition de ne pas s'attacher à son ego, de ne pas remplir son bol avec son moi, de faire un pas en arrière pour laisser le Bouddha passer devant.

Zazen 12

Avant d'aborder le chapitre 10 du Sutra du Diamant, voici une petite histoire.

Il fut un temps, il y a plusieurs kalpas, où le vieux Bouddha avançant en âge devint très espiègle. Ce fut le kalpa des phénomènes, des surprises, des rires et du bonheur, même le bouddhisme avait perdu tout sérieux, les règles semblaient oubliées, le monde était différent de celui d'aujourd'hui. Tous les êtres étaient des bodhisattvas. La nature était respectée, les gens étaient polis et empreints d'empathie les uns pour les autres. C'était toujours le samsara, l'impermanence mais les conditions étaient réjouissantes, même les hommes politiques géraient leurs citoyens avec honnêteté, c'est tout dire.

Alors le Bouddha se dit : « Si ça continue, jamais les générations futures apprendront comment gérer les difficultés et les phénomènes de leur vie. Certainement dans les kalpas suivants il y aura des conditions plus difficiles et ils n'y seront pas préparés. Même plus tard il se pourra que les gens devront travailler pour survivre, la terre risquera de s'assécher, les océans pourront ne plus avoir de poissons, le soleil deviendra brûlant et les glaciers fonderont, et l'eau des sources deviendra pleine de mousse. Trouver à boire deviendra un vrai problème, et les gens risquent de se battre, même de se battre sur toute la terre. C'est horrible. Il faut vraiment que je les prépare à cela de telle façon à ce qu'ils réalisent ce qui pourrait arriver s'ils ne font pas attention et qu'ils évitent de tels phénomènes. Il faut que je leur fasse voir ce qu'ils risquent s'ils s'écartent de la bonne Loi. » Le Bouddha leur fit donc apparaître le monde dans de telles conditions en créant un mirage planétaire, une fantasmagorie. « On va bien voir », se dit-il.

Alors par magie il fit apparaître des déserts où rien ne poussait plus, créa des villes immenses où les gens se mirent à errer comme des zombies, augmenta la force du soleil et fit fondre les glaciers. A sa grande surprise les hommes continuèrent leur façon insouciance de vivre. Il jeta aussi sur terre quelques gakis, des êtres affamés, qui voulurent tout avoir pour eux ce qui eut pour effet de créer des guerres. Dans sa compassion il se dit que quand même il ne pouvait pas tout supprimer, déjà les gens s'écartaient de leur foi première et faisaient ce qu'ils voulaient sans se préoccuper de leurs semblables. Ils ne riaient plus. Le Bouddha était très surpris de voir un tel comportement, cela ne lui était pas venu à l'idée qu'une telle régression animale pouvait se produire. Il créa alors des bodhisattvas magiques pour les aider et leur donna une apparence semblable à tout le monde. Malheureusement personne ne les remarqua et ça continua à se dégrader.

Les bodhisattvas alors se manifestèrent pour sauver ce monde de la perte. Magiques, ils n'avaient aucun attachement. Par leur pouvoir ils commencèrent par quelques personnes et les délièrent de la fantasmagorie créée par le Bouddha. Ceux-ci virent à nouveau le monde de la bonne Loi et purent le comparer avec ce qu'ils avaient l'impression de vivre. Retournant alors dans leurs mirages ils ne purent oublier les merveilles du monde qui restaient dans leur mémoire. Eux aussi prirent leur bâton de pèlerin et commencèrent à répandre la bonne nouvelle autour d'eux : il est possible de

vivre dans une dimension meilleure, tout cela est dans votre esprit. Bon ils ne savaient pas que le Bouddha lui-même avait créé ces conditions mais ils pensaient qu'elles étaient inévitables provenant des causes et des effets de toute l'humanité depuis des lustres.

Réalisant les difficultés rencontrées par les humains, bien que par compassion et pitié le Bouddha eut envie de lever sa magie, il décida de laisser faire les bodhisattvas de façon à ce que l'enseignement de la bonne Loi puisse véritablement pénétrer chacun. « Il n'y a rien de tel qu'ils puissent en faire l'expérience par eux-mêmes », pensa-t-il. Il savait que cela prendrait des kalpas mais le jeu en valait la chandelle, car les hommes eux-mêmes devaient trouver le bonheur, le leur donner ne leur apprenait apparemment rien. De temps en temps quand même il créait des conditions meilleures dans le dharma pour les encourager, des périodes d'accalmie entre deux guerres, mais les hommes recommençaient comme s'ils n'avaient rien appris. Le Bouddha dans sa patience et sa sagesse infinie attendait que la grande œuvre se réalise dans le cœur des gens. Il était certain que cela se passerait, mais il ne pouvait deviner quand, car dans son plan il avait décidé de leur laisser la liberté soit de continuer leur monde irréel de souffrance, soit de voir que tout cela pouvait être vécu différemment.

C'est à cette époque si lointaine, il y a des kalpas et des kalpas, que le Bouddha en tant qu'entité divine s'octroya une pause et laissa faire le monde. Les bodhisattvas originels avaient ouvert les yeux des gens, maintenant c'étaient à eux, par leur propre dynamique, de s'éveiller au monde merveilleux de la bonne Loi et de se rendre compte que les phénomènes qu'ils vivaient n'étaient qu'une fantasmagorie de leur esprit. Depuis ce temps-là tout reposa et repose encore sur les bodhisattvas qui sans relâche, au cours de kalpas infinis, font don de leur vie pour finalement sortir les hommes de leur souffrance et les faire retourner à leur monde originel quand tous les êtres étaient des bodhisattvas. Ils l'étaient tous, mais ils l'ont oublié. Beaucoup en se regardant dans un miroir ne voient qu'eux-mêmes mais beaucoup aussi, de plus en plus, en se regardant dans leur ancien miroir voient en eux-mêmes tous les Bouddhas et les bodhisattvas de l'histoire si longue du monde.

Zazen 13

Voici donc le passage du Sutra du Diamant qui illumina Eno, le 6^{ème} patriarche du Chan, en fait il entendit cette phrase : « *Quand l'esprit ne demeure sur rien, le véritable esprit apparaît.* »

Donc le sutra :

« Le Bouddha dit : Subhuti, qu'en penses-tu ? Dans un passé lointain, quand le Tathagata vivait avec le Bouddha Dipankara, avait-il obtenu quelque degré de réalisation dans la bonne loi du dharma ? Non, Vénéré, il n'a obtenu aucun degré de réalisation dans le dharma. Est-ce que le bodhisattva établit et embellit une terre majestueuse du Bouddha ? Non, dit Subhuti, parce l'établissement de la terre pure du Bouddha n'est pas un établissement, aussi établissement de la terre pure du Bouddha n'est qu'une dénomination. C'est pourquoi, Subhuti, tous les bodhisattva doivent produire, créer un esprit pur tel que celui-ci. Ils ne doivent pas créer un esprit qui demeure attaché aux choses visibles ayant des qualités. Quand ils ne demeurent sur rien, qu'ils ne s'attardent pas, le véritable esprit est créé. »

Dipankara est un bouddha du passé, qui aurait vécu sur terre il y a cent millions d'années. Il n'y a pas qu'un Bouddha dans l'iconographie du bouddhisme indien, mais il est dit qu'il y aurait eu mille bouddhas. Chacun responsable pour un cycle de vie. Ainsi Dipankara serait l'un des Bouddhas anciens, Gautama, l'un des plus récents et Maitreya, celui du futur. Dipankara, Gautama et Meitreyas sont collectivement appelés les bouddhas des Trois Temps.

Donc les bodhisattva ne s'attachent à rien, seulement mushotoku. Ils ne pensent pas qu'ils ont atteint quoi que ce soit, ne demeurent dans aucun état spirituel, et le Bouddha lui-même n'a pas atteint quelque chose. Ce qu'il a révélé est juste son expérience, il a juste révélé lui-même, et non une illumination irréaliste. Si vous vous attachez à un quelconque état spirituel, tel que le satori, l'éveil, le samadhi, l'illumination, ce à quoi vous vous attachez n'est pas un état empreint de spiritualité pure, mais juste une illusion de plus. Vous exhibez votre doigt, vous le regardez alors qu'il s'agit de la lune. Dans le zen, la terre pure est simplement l'esprit pur. L'esprit pur n'est pas pollué par votre esprit de possession, les gakis, les êtres affamés. Il existe même des gakis du zen, affamés de pratique, qui finissent pas tomber dans la non existence.

Tous les maîtres du zen et les patriarches aident autrui au moyen d'un juste équilibre entre l'existence et la non-existence. La non-existence : je ne bois plus, je ne fume plus, je ne mange plus, je baise plus, je ne parle plus, c'est aussi un attachement, l'esprit gamberge, collé sur un monde irréalisable, mort et sans bonheur. Bien sûr lorsqu'on oublie ses catégories, son vouloir, ses rejets, alors notre esprit est simplement pur. Cela ne veut pas dire qu'un esprit pur viendrait de quelque part et nous tomberait dessus, ou que vu que nous ayons le cerveau ouvert et tranquille, vide d'une certaine façon, il pourrait se remplir d'une manne céleste pleine de sagesse représentant un esprit pur incarné. C'est simplement notre esprit qui cesse d'être entaché de la purée de nos opinions et qui peut être sans égoïsme. C'est facile à comprendre : l'eau pure n'est salie

par rien. L'eau sale, polluée est salie par des tas de miasmes. Quand notre esprit cesse de tourner en rond et de ressasser des pensées inutiles, alors il est dégagé, il est semblable à de l'eau pure. L'eau originelle n'est polluée par rien. On parle alors de notre esprit originel, car lui aussi semblable à l'eau de source qui jaillit du rocher, il n'est pollué par rien. Ceci est notre véritable esprit, le véritable esprit. Ne pas s'attacher, ne pas créer un esprit attaché à tous les trucs. Mais aussi ne pas tomber dans la non-existence. Il faut un juste équilibre, propice à la vie et ne pas rechercher non plus la mort. Ceci aussi est évident, car si vous ne tenez pas un peu à la vie, ou mieux : si vous n'aimez pas la vie, alors c'est la mort, soit réelle, soit symbolique. Et le zen est la vie, non la mort.

L'esprit ne demeurant sur rien, comme l'eau pure coulant de source sans stagner nul part. Elle reste transparente. Ne s'attacher ni au paradis, ni à l'enfer. Le bodhisattva Jizo est connu pour son vœu de prendre la responsabilité d'enseigner à tous les êtres dans les six mondes entre la mort de Gautama et l'avènement de Meitreyā. Il fait aussi le vœu de ne pas devenir un Bouddha temps que les enfers ne sont pas vidés de tous les êtres. Souvent il est vu comme le bodhisattva des êtres infernaux. Il porte un bâton lui permettant d'ouvrir les portes des enfers et un joyau étincelant pour éclairer les ténèbres du tartare. Il est dit dans un sutra :

« Le bodhisattva Jizo ne ressentirait aucune souffrance quand bien même il se jetterait dans les profondeurs des enfers brûlants, et le bodhisattva Kannon ne ressentirait aucune souffrance même s'il vivait dans le froid glacial du naraka. »

La parfaite liberté de l'esprit, notre esprit coagulé sur rien, nous permet de transformer le monde du naraka, l'enfer, en terre de paradis.

Souvenez-vous, dans le zen, tout est à l'intérieur, sagesse, éveil, don, vœu, il n'y a rien d'extérieur, il n'y a pas d'esprit pur extérieur. L'esprit pur qui apparaît est notre esprit pur, il est alors comme la neige sans tache, comme l'eau sans coloration, comme l'espace délié de toute distance et comme le temps délié de toute durée. Il est notre nature, notre esprit originel. C'est aussi simple que ça. Nous devrions garder notre esprit intérieur en paix, sans naviguer tout le temps entre être heureux et être malheureux.

Zazen 14

Le onzième chapitre du sutra commente que ce sutra devrait être vénéré, et quiconque n'en réciterait que quatre phrases, les expliquerait et les enseignerait aux autres générerait des mérites plus grands que tous les grains de sable de tous les Ganges. Mais pourquoi ce sutra est-il si respectable ? Et si important ?

Ecouter ce sutra avec foi, avec un esprit pur et lucide. A ce moment chacun peut comprendre la première conclusion :

« Toutes les existences phénoménales sont comme un rêve, un fantôme, une bulle, une ombre. Comme un éclair ou une goutte de rosée. » Notre vie est impermanente. Si le Bouddha enseigne que notre vie est comme un fantôme c'est aussi pour que les gens réalisent qu'il ne sert à rien de s'attacher à quoi que ce soit. La source de nos souffrances est l'attachement. La liste des choses auxquelles nous pouvons nous attacher, que nous les considérons bénignes comme la dernière goutte d'un excellent vin, ou plus importantes, voire même dramatiques, est si longue qu'elle ferait le tour de la terre. Cette phrase du sutra ne veut pas dire que notre vie n'existe pas, le rêve existe, les bulles, les ombres aussi, comme les éclairs et les gouttes de rosée. Mais il est impossible de rester coincés sur un éclair, une goutte de rosée, même sur un rêve. La plupart du temps on s'en souvient un moment puis il disparaît. Dans notre vie aussi tout disparaît et à la fin nous-mêmes également. Si nous voulons nous attacher à nos choses, alors sachons que nous allons en souffrir, l'un va avec l'autre.

Une fois sans vraiment penser à faire le mal, plutôt une expérience pour voir ce qui se passerait, j'ai été assez terrible. Nous étions dans une pizzeria avec quelques personnes du dojo. L'un des moines de l'époque qui a d'ailleurs arrêté toute pratique avait pris une pizza avec du jambon cru. Chacun d'entre nous a proposé aux autres de goûter sa propre pizza, sauf en fait lui. Il coupait sa pizza des bords vers le milieu en laissant pour la fin le cœur de la pizza où était concentré le jambon cru, et ceci avec une application qui m'apparut trop à vrai dire. Alors quand il n'eut dans son assiette plus que le dernier morceau de pizza qu'il s'était gardé pour la fin, comme un diable je le lui ai piqué avec ma fourchette. Je peux vous dire que cette expérience malicieuse a fait la démonstration qu'un moine pouvait même s'attacher à un petit morceau de pizza. Comme quoi on s'attache toujours à quelque chose et notre vie de samsara ne finit jamais. Il faut être honnête, rares sont les êtres qui maîtrisent le non-attachement tout en gardant l'humour de savoir à quoi ils sont attachés.

Lorsqu'on est dans le rêve, on vit le rêve comme la réalité. Tout ce qu'on possède dans un rêve disparaît au réveil. Mais les gens ne veulent pas voir l'impermanence et cherche constamment d'une façon ou d'une autre à fixer le bonheur, tout le monde fait ça. Le corollaire est bien sûr la peur de perdre les êtres, les choses, la vie, ce sont les mondes des bonno.

Le sutra revient également dire que nos existences sont phénoménales. Si vous dites cela à quelqu'un qui ne pratique pas le zen, il ne va rien y comprendre du tout. La grande difficulté est de ne pas s'attacher uniquement à sa propre existence. Etre au-delà de ce monde est le monde de zazen. Comprendre que nous ne sommes pas séparés de

tous les Bouddhas, que nous ne sommes pas séparés de tous les êtres. « *La distinction d'une personnalité, d'un être, ou d'une individualité séparés est erronée. Ceux qui ont laissé derrière eux cette forme de distinction sont appelés bouddhas.* » A la fois on comprend, mais d'une autre façon on ne comprend pas du tout. Ne pas tout prendre sérieusement, au pied de la lettre, mais comprendre la portée de ce que dit le sutra. Aller au-delà, à la fois nous existons bel et bien maintenant, et à la fois notre existence s'inscrit complètement dans le dharma. Nous devons comprendre comment tout cela se rapporte à notre vie, comprendre également comment notre pratique de zazen se rapporte à notre vie, ce qui à priori n'avait aucun sens devient au contraire la chose qui en a le plus.

Maître Deshimaru a dit : « *Le jour de votre mort vous penserez que la seule chose que vous avez faite dans votre vie est d'avoir fait samu au temple.* » Sûrement nous penserons que la seule chose réelle que nous avons pratiquée dans notre vie fut zazen. Nous ne pourrions pas nous accrocher à quoi que ce soit et seule cette pratique au-delà de nous-même, tout en étant entièrement nous-même, restera la plus profonde même et peut-être surtout car elle a ce côté inconcevable, *mushotoku*. Tout ce que nous avons fait de terre à terre disparaîtra, seule dans notre esprit la pratique du zen restera comme le fondement d'une vie. Le reste sera désormais absurde, comme une bulle, une goutte de rosée, un éclair. Alors il vaudrait mieux ne pas attendre ce moment de résolution de tout notre être pour nous pénétrer de cette vérité, celle-ci est là, devant nos yeux, à chaque instant.

Zazen 15

Donc la phrase la plus célèbre du sutra est : « *Quand l'esprit ne demeure sur rien, le véritable esprit apparaît.* » A la fin du dix-huitième chapitre il est dit également :

« *Le courant de l'esprit n'est pas le courant de l'esprit, aussi l'appeler le courant de l'esprit n'est qu'une dénomination. Pourquoi Subhuti ? Parce que l'esprit du passé ne peut être obtenu, parce que l'esprit du présent ne peut être obtenu, parce que l'esprit du futur ne peut être obtenu.* » Il est donc impossible d'attraper l'esprit, impossible de le saisir. Ce passage sera repris par l'histoire de Tokusan, de la vieille femme et des gâteaux de riz.

Contemporain de Tozan, de Joshu, d'Obaku et d'Isan, Tokusan appartient à l'époque du zen qualifié « d'âge d'or ». Il était un érudit de grand renom et les innombrables conférences qu'il avait prononcées sur le Kongo Kyo, le Sutra du diamant, lui avaient valu le surnom de "Chou de diamant".

Le succès du zen de l'école du sud, qui enseignait "cet esprit même est Bouddha" et se transmettait "de cœur à cœur" une connaissance intuitive, une expérience intime au-delà des mots, déclencha sa colère. "Voilà que ces démons du sud se targuent d'indiquer directement l'esprit de l'homme", s'écria-t-il, "de voir la nature de soi et d'atteindre immédiatement l'état de Bouddha ! Je vais les exterminer afin de répondre à la bonté du Bouddha."

Chargeant sur son dos tous ses commentaires du Sutra du diamant, il se mit en route et traversa la Chine pour mener à bien sa croisade. Un jour qu'il était fatigué et affamé, il s'arrêta au bord du chemin pour acheter à une vieille femme des gâteaux de riz. La vieille femme, le voyant si chargé, lui demanda ce qu'il transportait.

- Mes commentaires du Sutra du diamant, répondit-il avec arrogance, mais cela ne vous concerne pas, donnez-moi mes gâteaux.
- Je vous les donnerai, dit la marchande, si vous satisfaites ma curiosité : n'est-il pas écrit dans le Sutra du diamant que l'esprit du passé est insaisissable, et que celui du présent et du futur le sont tout autant ? Avec quel esprit Votre Révérence a-t-elle donc l'intention de manger ces gâteaux ?

Tokusan ne trouva rien à répondre ; il lui demanda s'il y avait dans cette contrée un homme compétent dans l'enseignement du Chan. Elle l'aiguilla vers maître Ryutan, dont le nom veut dire « Dragon du Lac ».

Ayant obtenu une entrevue avec le maître, il lui dit :

- Ryutan est très célèbre, et pourtant je ne vois ici ni lac ni dragon.
- Vous voyez Ryutan de vos propres yeux, répondit Ryutan.

Tokusan fut si frappé par cette réponse qu'il décida de rester quelque temps dans son temple. Il balayait avec application et ratissait le jardin. Mais il harcelait toujours Ryutan pour obtenir des explications sur l'enseignement du Chan. Un soir qu'il était dans la chambre du maître celui-ci lui dit : "Il est tard, pourquoi ne rentrez-vous pas dormir ?" Tokusan salua et se retira, mais la nuit était noire et il revint demander une lanterne. Ryutan en alluma une et la lui tendit, mais juste au moment où le disciple allait

la saisir, le maître souffla la flamme. Dans l'obscurité Tokusan trouva la lumière.

Le lendemain, Tokusan prit tous ses livres, en fit une pile dans la cour et y mit le feu en prononçant ces paroles : « Je ne douterai plus de la parole du vieux moine vénéré partout sous le soleil ». Puis il tourna les talons et alla vivre dans la solitude. Mais il revint plus tard auprès de Ryutan et passa trente années à ses côtés avant de fonder son propre monastère.

Il y a aussi une autre chose qui me frappe dans le fait d'affirmer que le courant de l'esprit ne peut être attrapé. Nous pensons voir une continuité dans notre esprit, comme nous pensons observer une continuité dans le temps, alors que l'esprit se manifeste dans l'instant. Celui-ci est si fugitif qu'il ne peut être connu, au moment où on y réfléchit, c'est déjà du passé. Pour quelqu'un qui comprend vraiment ce que l'on veut dire par ici et maintenant, il est alors évident que l'esprit ne demeure sur rien. Pour cela il ne faut pas qu'il demeure sur les réminiscences du passé, les peurs de l'avenir ou les prémonitions, mais s'en libère. A ce moment véritablement il ne demeure sur rien. Il est dit : le véritable esprit apparaît, c'est à dire notre esprit libre, l'esprit que nous ne pouvons pas saisir, naturel, non coagulé sur des idées ou des concepts, mais juste l'esprit pur. Si vous voulez le définir, impossible, immédiatement vous le projetez sur un objet, une pensée, vous l'arrêtez sur quelque chose, il devient de l'imagination, des pensées, des illusions, des obsessions ou des fantasmes. L'esprit pur en lui-même disparaît comme l'eau transparente disparaît lorsqu'elle gèle, lorsqu'elle devient immobile.

Le zazen aussi est une pratique véritable. Si vous intervenez avec votre ego, il disparaît. Lorsque zazen ne stagne sur rien, sur aucune pensée consciente, juste le corps-esprit indéfinissable, c'est alors le véritable zazen. Tout le reste n'est que de la méditation. Ainsi ne confondez pas la méditation avec le zazen véritable. Lorsque vous vous êtes débarrassés de tout le charabia qui encombre votre esprit il ne reste que l'esprit à l'état pur. Vous comprenez bien que celui-ci ne peut jamais être saisi. Alors ne confondez jamais le zen véritable avec ce que vous pensez. Justement tout ce que vous pensez n'est pas le zen véritable, tout ce que vous pourriez dire sur hishiryô n'est pas hishiryô, tout ce que vous pourriez raconter sur le corps-esprit n'est pas le véritable corps-esprit, tout ce que vous pourriez déblatérer sur Bouddha, la nature de Bouddha, votre véritable nature n'est justement pas le Bouddha, ni la nature de Bouddha, ni le corps-esprit, c'est pour cela que tout ça sont simplement des appellations mais ne couvrent pas la vérité insaisissable.

Alors abandonnez-vous simplement à zazen.

Zazen 16

Voici le dernier koan important du Kongo Kyo :

« Si les gens se regardent eux-mêmes par shiki – les phénomènes -, par les formes, ou par les sons, les voix, si les gens cherchent leur ego, ces gens-là pratiquent une voie erronée, et il leur est impossible de voir le Tathagata. »

Beaucoup de personnes même inconsciemment cherchent quelque chose dans le zen, elles cherchent quelque chose à la fin pour leur ego. Dans la vie de tous les jours on cherche souvent quelque chose pour notre ego. Alors d'abord n'utilisez pas zazen pour votre ego. Ceci est essentiel. Si vous le faites vous ne pouvez trouver que votre ego, rien de plus, en tout cas pas le Bouddha. Faire zazen pour être ou devenir un sage, un être bien sous tout rapport, est encore essayer d'accrocher une médaille de plus sur la poitrine de son ego. Ceci est impur. En sesshin c'est plus dur de trouver quelque chose pour son ego, on abandonne. Alors les gens ne sont pas si intéressés. Oui, zazen de temps en temps pour être bien, un peu dans le courant, être soutenu par une pratique, ça les gens aiment déjà mieux. Mais aller au fond de son puits, abandonner son corps et son esprit sans essayer d'obtenir un petit cadeau pour son ego, ils n'aiment pas. Alors ils ne voient pas le Tathagata et la sesshin leur paraît juste comme du temps qui passe, ouf c'est fini ! Et ils perdent leur temps sur leur cul de plomb. Se regarder soi-même et s'abandonner soi-même est au cœur de zazen.

Un moine demanda à Seizan : *« Qu'est-ce qu'hishiryō ? Quel est l'état d'hishiryō ? »* Seizan a répondu : *« Qui peut voir le ciel vide et profond de la nuit ? On ne peut le voir. Oui, on peut voir le clair de lune, les étoiles, mais le ciel sombre est invisible, cependant c'est l'infini. »*

Petit à petit aussi dans la vie quotidienne vous finirez par abandonner de rechercher toujours quelque chose pour votre ego, mais ferez les choses pour elles-mêmes, mushotoku. En ceci réside la liberté. Le monde du zen n'est pas celui des affaires, dit Deshimaru. Les affaires et le zen, ce n'est pas la même chose. Chacun doit harmoniser sa vie avec le zen, avec sa pratique de zazen, faire en sorte de s'organiser, et de voir ce qui est réellement important. Ne pas s'attacher à quoi que ce soit, ni aux phénomènes, ni à zazen. Ne s'attacher ni au vrai, ni au faux. La véritable sagesse est au-delà de ça. Mais faire uniquement ce qu'on veut n'est pas la véritable sagesse.

En adoptant la vie spirituelle, tout devrait être plus facile pour nous, abandonner, la sagesse au-delà, mais ce n'est pas toujours le cas. Une vie spirituelle peut être très heureuse, mais elle n'est pas dépourvue de difficultés ou de souffrance. Il faut bien comprendre cela. Se lever à cinq heures et demie tous les matins est une grande énergie, une grande clarté de vie, un don, tout cela est heureux et bénéfique, mais dire que c'est facile serait idiot. Dans les pratiques faciles d'aujourd'hui, il y en a tellement, les gens veulent le bonheur, éviter les difficultés et la souffrance, alors ils se lancent dans l'illusion que faire un ou deux stages leur apportera la sagesse et que celle-ci les rendra si cool qu'ils ne souffriront de rien. Cela n'a rien à voir avec la vie spirituelle. Ils croiront voir eux-mêmes heureux, mais en vérité sans l'être profondément à l'intérieur. Ils auront payé cher donc ça doit leur être bénéfique. Dans le zen on ne paie presque

rien en comparaison, mais on doit tout faire soi-même, vers le Bouddha, voir le Tathagata et non son nombril. C'est quand même plus intéressant. En tout cas moi je le crois.

Plus notre pratique de zazen s'approfondit, plus notre pratique du dharma en général s'approfondit, plus elle devient notre façon ordinaire de vivre. Cela ne veut pas dire passer tout son temps en zazen, mais approfondir soi-même. Dans l'ego il n'y a rien à approfondir. La vie spirituelle n'est pas une vie mi-cuite, il faut aussi prendre des risques. Le bodhisattva ne vit pas sans risques, sauter dans les phénomènes n'est pas sans risques. C'est une expérience de vie, la vie de quelqu'un d'autre ne peut pas vous l'apprendre, vous devez la traverser vous-mêmes, jusqu'au bout, sans vous en échapper. Vous voyez que ce n'est pas si facile, les illusions sont très faciles, persévérer dans l'approche de sa propre vérité ne l'est pas, se regarder face à face non plus. Et tout ça mushotoku. Il faut une grande foi et beaucoup de courage, on ne peut s'y engager à moitié.

Je vous laisse avec ce poème merveilleux de Seigan :

*Même dans l'eau boueuse
La fleur de lotus conserve sa pureté.
En vérité, elle s'épanouit
Merveilleuse
Parce que de la boue
Elle est née.*

*Les pures gouttes d'eau qui ont
Mouillé mes manches
Sont les gouttes de rosée
Tombées sur les feuilles de lotus
Du corps de Bouddha.*

Zazen 17

Comme tous les sutras du Mahayana, le sutra du diamant contient un parfum au-delà des mots, il ne peut être cerné complètement par les mots. Inutile de l'étudier à la lettre, c'est comme une musique qui rythme notre esprit et qui peu à peu prend d'elle-même inconsciemment, naturellement sa signification profonde à travers l'expérience de notre vie. Nous n'avons qu'à l'écouter et la suivre. Sans tout compliquer.

A la fin, Subhuti, ayant entendu l'enseignement du Bouddha au sujet de ce sutra, eut une réalisation intérieure de sa propre signification et fut impressionné jusqu'aux larmes. Il parla ainsi au Bouddha :

« C'est une chose très précieuse, Vénéré du monde, que vous ayez délivré ce sutra au plus haut point profond. Jamais je n'ai entendu un tel exposé depuis que mon œil de sagesse s'est ouvert pour la première fois. Vénéré du monde, si quelqu'un écoute ce sutra avec foi, avec un esprit pur et lucide, il en concevra une véritable idée. Nous devons savoir qu'un tel homme établit la plus remarquable vertu.

Vénéré du monde, ayant entendu ce sutra, je le reçois et le retiens avec foi et compréhension. »

Gardez votre esprit ouvert et souple, toute votre vie est dans vos mains et toute la terre est sous vos pieds. Il n'y a aucun endroit où vous seriez en dehors du dharma, alors ayez confiance en vous, en votre pratique, en votre courage et le fait que vous soyez des bodhisattvas.

Un dernier poème de Seigan, qui avait beaucoup d'humour :

*Au-dessus de la montagne enneigée
L'étoile qui vit le Bouddha il y a si longtemps
Brille toujours du même éclat.*

(Hélas, certains d'entre nous ne parviennent pas à la voir)

Bon, alors, ouvrez les yeux.